



Charlie Watts, Keith Richards, Mick Jagger et Ronnie Wood.

MARK SELIGER

The Rolling Stones



Eternels mauvais garçons

30 ALBUMS REMASTÉRISÉS, DONT 4 LIVE, ET 2 DVD. UNE COLLECTION « LE MONDE-TÉLÉRAMA », EN KIOSQUE TOUS LES QUINZE JOURS

L'histoire des Rolling Stones aurait débuté sur le quai de la gare de Dartford, à une vingtaine de kilomètres de Londres. A l'automne ou l'hiver 1961, cela reste imprécis. Mick Jagger et Keith Richards, qui se sont perdus de vue depuis l'école primaire, attendent le même train. Selon certaines sources, il est dit que Jagger avait avec lui deux albums 33 tours, l'un de Chuck Berry (1926-2017), l'autre de Muddy Waters (1915-1983). Richards, dans ses Mémoires, précise qu'il est celui qui tenait un disque à la main. De Berry.

Quoi qu'il en soit, ils renouent ce jour-là, par une passion commune pour le rock'n'roll et le blues américain, piliers fondateurs qu'ils ne cesseront d'explorer. Jagger chante et joue de l'harmonica, Richards de la guitare. Chacun dans son coin, alors. Puis ensemble, rejoints par le guitariste Brian Jones (1942-1969). Leur premier concert d'envergure aura lieu au Marquee Club, à Londres, le 12 juillet 1962. Tout le monde est d'accord sur la date. Avec Jagger, Richards et Jones, Ian Stewart (1938-1985) au piano, Dick Taylor à la basse et Anthony Chapman ou Mick Avory à la batterie.

Cinquante-cinq ans plus tard, Jagger et Richards sont toujours là avec le batteur Charlie Watts, arrivé en janvier 1963. Les petits clubs des débuts

sont devenus des stades. Il n'est plus question de quelques dates éparées autour de Londres, leurs tournées durent plusieurs mois en Amérique du Nord, Europe, Asie, Amérique du Sud, Océanie... Et bientôt de retour en Europe pour le No Filter Tour, prévu pour débuter le 9 septembre à Hambourg et se terminer les 19, 22 et 25 octobre pour l'inauguration de l'U Arena de Nanterre (Hauts-de-Seine). Quasi complet un peu partout. Signe de l'attrait que suscite toujours la formation, qui avec les Beatles reste la plus célèbre mondialement de celles apparues au début des années 1960.

Prestations enflammées

En 2015, le Groupe Le Monde, avec la major du disque Universal Music, avait proposé une collection consacrée aux enregistrements des Beatles. Voici celle à l'emblème des Rolling Stones.

A partir du jeudi 17 août et tous les quinze jours, ce seront d'abord vingt-cinq albums studio du groupe, à retrouver en kiosque, à l'exception du dernier en date, *Blues and Lonesome* (décembre 2016). Sans suivre la chronologie, cette collection « Le Monde-Télérama » débutera avec *Sticky Fingers* (avril 1971).

Elle se poursuivra jusqu'au 2 août 2018 avec *Rock and Roll Circus*, un spectacle conçu pour la télévision. Pour certains albums des années 1960, ce sont les éditions américaines, qui différaient légèrement des éditions britanniques à l'époque, qui seront présentées (*England's Newest Hit Makers* ou *12x5* par exemple). Puis viendront, de mi-août à fin septembre 2018, quatre enregistrements de concerts, parmi la

vingtaine que compte la discographie live du groupe, dont *Get Yer Ya-Ya's Out!*, souvenir de prestations enflammées en novembre 1969, et *Stripped*, avec notamment des extraits d'un passage à L'Olympia, à Paris, en juillet 1995. Nous terminerons ce rendez-vous bimensuel en octobre avec deux DVD, dont le show *Rock and Roll Circus*.

Outre ce supplément, des publications du Groupe Le Monde accompagnent le début de la collection. Avec des dossiers dans les hebdomadaires *Télérama* (mercredi 16 août), *L'Obs* et *Courrier international* (jeudi 17 août pour les deux). Et la présentation des dix premiers albums de la série, au fur et à mesure de leur mise en vente, dans « M Le magazine du Monde », qui consacrera un portfolio au groupe dans son édition du 14 octobre. ■

SYLVAIN SICLIER

Philippe Manœuvre « On est fasciné par leur arrogance »

Avec son enthousiasme légendaire, l'« Enfant du rock » nous livre quelques réflexions à propos du groupe mythique, dont il a interviewé les musiciens plus de dix fois

Figure du journalisme rock français, dans la presse (notamment au magazine *Rock & Folk*), à la télévision (« Sex Machine » sur France 2) et à la radio (il vient de lancer sa web-radio, Radio Perfecto), Philippe Manœuvre a toujours revendiqué sa passion pour les Rolling Stones. Entretien.

Vous rappelez-vous vos premières sensations à la découverte des Rolling Stones ?

Je suis d'abord hypnotisé par la pochette d'un de leurs 45-tours, *Let's Spend the Night Together*, dans la vitrine d'un magasin. J'ai 14 ans et je me dis que c'est le groupe dont je voudrais faire partie idéalement. Les Beatles étaient un groupe charmant, comique, très balèze musicalement, mais les Stones projetaient quelque chose de plus sexuel. Adolescents, en pleines années 1960, la sexualité était un mystère sur lequel nous n'avions aucune information. On se disait que ce groupe pouvait nous donner des solutions.

Transforment-ils rapidement le visage de la musique pop ?

Leur premier 45-tours, *Come On*, une reprise de Chuck Berry, sorti en juin 1963, est plutôt raté. Trop gentillet. Mais, cinq mois plus tard, leur deuxième 45-tours, *I Wanna Be Your Man*, un morceau que leur donnent les Beatles, va fonder toute la culture du rock garage, grâce à la déflagration de la guitare jouée au bottleneck [un « goulot », ou un tube de métal que le guitariste fait glisser sur les cordes pour obtenir un son spécifique au blues] par Brian Jones, qui sonne comme un appel aux armes.

L'autre moment fondateur sera bien sûr le triomphe, en 1965, de *(I Can't Get No) Satisfaction*, sans doute le morceau qui symbolise le mieux les années 1960, l'hymne parfait des frustrations adolescentes, dont le riff rebelle annonce Mai 68. À l'époque, la plupart des groupes jouent une version de ce titre. Quand les Stones repassent en 1967 à l'Olympia, un des groupes français faisant leur première partie, les Problèmes – les futurs Charlots – font, par exemple, une reprise de *Satisfaction*. Depuis les coulisses, Brian Jones leur fait des signes pour dire : « Non, les gars, c'est notre morceau. »

La France est-elle rapidement touchée par le phénomène Rolling Stones ?

C'est un coup de tonnerre dès le premier album. Il y a un flot de gamins français qui partent en vacances en Angleterre et rapportent des 45-tours ou des souvenirs de concerts auxquels ils ont assisté dans les villes balnéaires. La légende commence comme ça dans les lycées français. Quand le groupe arrive pour la première fois à Paris, à l'Olympia, en 1964, le concert est plein. Des bandes de blousons noirs chantent sur le boulevard des Capucines : « Aux chiottes les Beatles, on veut les Rolling Stones ! »

Les groupes yé-yé, en première partie, se font à moitié écharper. À l'époque, les groupes de rock avaient des costumes de scène. Eux arrivaient tous habillés différemment, comme à la ville. Avec leur col roulé, leur blouson de daim, leur jean, leurs boots...

On est fasciné par leur arrogance de mauvais garçons, qui se manifeste même

dans la façon d'assumer les fausses notes et les couacs.

Comment de jeunes musiciens anglais arrivent-ils à se passionner pour le blues américain ?

À l'origine, les pionniers du blues britannique, comme Chris Barber ou Alexis Korner, viennent plutôt du jazz, mais une jeune génération va trouver dans cette musique une alternative aux petites chansons mièvres et joyeuses qui envahissent les hit-parades anglais de l'époque.

Des adolescents comme Eric Clapton, Keith Richards, Jimmy Page vont s'identifier aux histoires de ces *bad boys* de l'Amérique qui racontent leur vécu et leur sexualité comme des fables. À l'aube des années 1960, la Grande-Bretagne était encore marquée par la guerre, dans ses paysages urbains comme dans son économie. Le guitariste Jeff Beck m'a dit un jour : « On vivait dans un tel dénuement qu'on avait l'impression d'être aussi misérables que si on habitait dans le delta du Mississippi en 1926. »

Parmi ces jeunes gens passionnés par le blues, Brian Jones est sans doute l'un des plus visionnaires. Il donne des dizaines de concerts en solo sous le nom d'Elmo Lewis – un pseudo choisi en hommage au bluesman Elmore James –, et il est persuadé que cette musique peut devenir énorme. C'est cette foi qui le motive pour fonder les Rolling Stones, dont il trouve le nom en référence à un morceau de Muddy Waters.

Ces racines blues vont-elles conditionner leurs allures de mauvais garçons ?

C'est surtout leur premier manager, Andrew Loog Oldham, d'ailleurs plus jeune qu'eux, qui va choisir de cultiver cette image. Il raconte dans son autobiographie, *Rolling Stoned [Flammarion, 2006]* que l'idée lui est venue quand il travaillait encore comme assistant de Brian Epstein, l'impresario des Beatles. Un soir qu'il rentrerait d'un concert en Écosse, en Rolls, avec Epstein et John Lennon, ce dernier se serait plaint que les Beatles apparaissent comme un groupe trop gentil. Son manager répondant qu'il n'était pas question qu'un des quatre joue le rôle d'un méchant, Lennon aurait soufflé qu'un groupe prenant ce parti aurait une voie royale.

Ayant retenu la leçon, Oldham l'aurait imposée aux Stones, leur faisant même lire *L'Orange mécanique*, pour qu'ils s'inspirent des Droogs, le gang de voyous du roman de Burgess. Ses poulains n'auront pas trop à se forcer pour entrer dans la peau des personnages. Keith Richards a des allures de sauvageon, Bill Wyman semble sortir de la famille Adams, le visage de Jagger a quelque chose de provocateur avec ses énormes lèvres, ses yeux presque globuleux... Tout cela étant rapidement mis en valeur par les photographes. Car contrairement à d'autres formations de l'époque, comme les Kinks ou les Pretty Things, qui détestaient les sessions photo, les Stones intègrent tout de suite l'importance de l'image.

La notion de scandale va rapidement leur coller à la peau...

Parmi les éléments fondateurs du mythe stonien, il y a l'épisode de la station-service,



« CONTRAIREMENT À D'AUTRES, CE GROUPE A UN PROJET : VOIR JUSQU'OU IL PEUT EMMENER SA MUSIQUE, RÉSISTER AUX MODES »

en mars 1965, près de Londres, où le pompiste refuse aux musiciens l'accès de ses toilettes.

Le groupe urine alors contre son mur. Une plainte est déposée et les Stones passent pour la première fois au tribunal. Cette histoire va faire le tour des cours de récréation de la planète et démarquera un peu plus les Stones des gentils Beatles. À partir de là, le scandale les suivra comme un chien fidèle, avec en particulier des histoires de drogue qui conduiront à des arrestations à répétition. Un harcèlement dont se tireront Mick Jagger et Keith Richards, mais qui disloquera un peu plus la personnalité de Brian Jones.

Comment ce dernier devient-il l'un des premiers martyrs du rock ?

Le choix du manager Andrew Loog Oldham de confier les compositions au duo Jagger-Richards va lui porter un coup fatal. Il perd alors le leadership du groupe qu'il a fondé. Mais il est aussi, avec Syd Barrett, le fondateur de Pink Floyd, une des premières victimes de la consommation d'acide.

Même s'il enrichit encore le groupe de sa créativité et de ses talents de multi-instrumentiste, il finit par se lasser et s'absenter. Comme le raconte Charlie Watts, « à force de faire sans lui, nous n'avions plus besoin de lui ». Rapidement, c'est la guitare de Keith Richards qui se met à tirer la machine, avec ce drive infernal qui lui vient de Chuck Berry et du rock'n'roll – quand Brian Jones est plus sensible au blues. Alors que tous les orchestres sont conduits par la batterie, c'est Richards qui conduit les Stones. La batterie de Charlie Watts s'accroche derrière, suivie par la basse de Bill Wyman. Cela donne ce son unique, dangereux, que des centaines de groupes vont essayer de comprendre pendant des années.

La mort de Brian Jones, le 3 juillet 1969, quelques semaines après qu'il a été renvoyé du groupe, est l'un des signes qui font que les Rolling Stones symbolisent autant les années 1960 que l'enterrement de cette décennie...



Le journaliste Philippe Manceuvre, à Paris, en juin.
LÉA CRESPI POUR «LE MONDE»

engagés comme service de sécurité, deviendront-ils le symbole du basculement des sixties « peace and love » dans une ère plus sombre de l'histoire du rock ?

Fin 1969, le titre de leur huitième album proclame *Let It Bleed*, « laissez saigner ». Ils sont au sommet de leur arrogance. Ils partent en tournée américaine, donnent l'impression d'être les rois du monde. Leur orgueil a mal encaissé d'avoir raté Woodstock quelques mois avant. Ils veulent à leur tour créer leur festival gratuit à San Francisco, sur le circuit automobile d'Altamont, pas adapté à ce genre d'événement. Là, le cirque des Stones va se prendre de plein fouet la réalité de la West Coast. Les Hells Angels, le mauvais acide, les mauvaises vibrations, un public défoncé au-delà de tout vont transformer ce concert en cauchemar et assombrir encore l'image d'un groupe en phase avec un changement d'époque.

Le groupe va enchaîner avec deux autres chefs-d'œuvre, « Sticky Fingers » (1971) et « Exile on Main Street » (1972). Comment font-ils pour maintenir ce niveau malgré les abus de drogue ?

L'héroïne coule en effet à flots, en particulier dans les veines de Keith Richards. Il est pourtant un des éléments-clés de la réussite de *Sticky Fingers*, un album dont les musiciens du groupe Kiss m'ont un jour dit qu'il était « le socle absolu du rock moderne ». Keith pouvait rester enfermé dans sa chambre, abruti par la drogue, et avoir au bon moment l'éclair de génie nécessaire. L'enregistrement de *Bitch* en est un bon exemple. Pendant des heures, Jagger et Mick Taylor tentent laborieusement de finir le morceau. Un matin, Keith descend, mange un bol de corn-flakes, prend une guitare et – bam ! – fait swinguer la chanson devant les ingénieurs du son bouche bée.

Il n'est d'ailleurs pas qu'un guitariste instinctif de rock brutal. C'est aussi un artisan consciencieux, plein de finesse. Il m'a un jour expliqué que *Brown Sugar* contenait pas moins de douze guitares différentes, travaillées avec subtilité.

Contrairement à Brian Jones, Keith a toujours eu le respect du groupe, malgré la défonce. En 1976, à Paris, avant un spectacle aux Abattoirs, il fait une overdose. On le met dans une baignoire d'eau froide, il se remet sur pied et monte finalement sur scène faire son concert.

« Exile on Main Street » est une nouvelle preuve de leur rôle de passeurs des musiques populaires américaines...

Cela part dans toutes les directions : blues, country, rhythm'n'blues, rock vaudou de La Nouvelle-Orléans... Ils sont aidés en cela par une mafia de copains américains – Bobby Keys, Gram Parsons, Billy Preston, Jim Price... –, fascinés par ce groupe qui leur a révélé leur propre musique. Écouter les Stones incitait les fans à remonter jusqu'aux sources de leur inspiration.

Keith Richards m'avait dit un jour que son batteur préféré était Joseph « Zigaboo » Modeliste, le batteur des Meters. C'est grâce à lui que je me suis mis à écouter ce groupe de La Nouvelle-Orléans. Grâce aux Stones, on découvrirait aussi Allen Toussaint, Dr John, Professor Longhair...

Les disques du groupe semblent perdre de leur magie à la fin des années 1970.

Après *Black and Blue*, en 1976, que je trouve très sous-évalué, l'album *Some Girls*, en 1978, est le dernier grand feu phonographique des Stones. Ils sont alors talonnés par les punks et se doivent de faire un truc énorme. Après cela, ils perdront de leur urgence, malgré quelques beaux moments comme l'album *Voodoo Lounge* (1994) ou *Blue & Lonesome* (2016), leur récent album de reprises de blues. Ce ne sont plus eux qui vont décrypter notre vie. Comme disait leur ancien manager Andrew Loog Oldham : « *Que vont-ils nous expliquer qu'on ne sait pas ? Ces types n'ont pas poussé un bouton d'ascenseur depuis vingt ans !* »

C'est pourtant à ce moment-là que le groupe prend une nouvelle dimension scénique...

Ils ont toujours été des bêtes de scène mais, à partir de 1982, le promoteur américain Bill Graham a l'idée de les faire passer dans des stades. Certains n'y croient pas, mais c'est un triomphe et chaque tournée des Stones devient, depuis, un gigantesque événement. Cela a aussi correspondu au moment où Jagger arrête complètement les drogues, sous l'influence de son papa, un ancien coach sportif. Il devient alors un showman-athlète qui, quoi qu'il arrive, assure le spectacle. A 72 ans, il tient encore une forme incroyable. Alors, bien sûr, le reste tourne parfois au ralenti et on peut se demander s'ils ne sont pas devenus leur propre *tribute band*. Pourtant, quand la machine s'enclenche, on visite encore le grand palais des Stones.

La tournée No Filter qui passe par Nanterre, à la U Arena, les 19, 22 et 25 octobre, sera-t-elle la dernière ?

Depuis 1976 et les concerts aux Abattoirs de La Villette, on me dit : « *Philippe, profite, c'est peut-être la dernière fois qu'on les voit.* » Ce groupe a déjà dansé tellement de fois sur son propre cercueil...

Comment expliquer cette incroyable longévité ?

Les Stones ont toujours eu un fonctionnement spécial. Ils se parlent peu. Ils ne discutent pas les choses, ils les font. Ce sont les discussions qui ont tué les Beatles, le fait que Lennon fasse son analyse et découvre qu'en fait il détestait McCartney. Ils ont essayé de s'en expliquer et le groupe s'est arrêté.

L'amitié entre Jagger et Richards disparaît au moment du tournage du film *Performance* (1970), quand Keith soupçonne Mick d'avoir couché avec sa copine, Anita Pallenberg. Mais comme dit Jagger : « *Stiff upper lip ! On ne va pas pour autant trembloter de laèvre supérieure.* » Même s'ils régleront leurs comptes par interviews et livres interposés.

Et puis, contrairement à d'autres, ce groupe a un projet : voir jusqu'où il peut emmener sa musique, résister aux modes, aux innombrables prétendants au titre de *bad boys* du rock. Ce qu'ils réalisent aujourd'hui en tant que groupe n'a jamais été fait auparavant. Je les ai découverts quand j'avais 14 ans, j'en ai 63 aujourd'hui. J'ai toujours vécu dans un monde où existaient les Rolling Stones ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DAVET

Le chanteur Mick Jagger (à gauche) et le guitariste Keith Richards, sur la scène du Palais des sports, à Paris, en 1970.

MICHEL GINFRAY/SYGMA
VIA GETTY IMAGES



A Paris, en 1970, les Stones sympathisent avec le diable

YANN PLOUGASTEL

Cela a démarré, je m'en souviens, par *Jumpin' Jack Flash*, cette fanfaronnade nerveuse où Mick Jagger joue son rôle de dur à cuire solitaire et où il n'est question ni d'amour, ni de paix, ni de fleurs. Auparavant, une voix gouailleuse a demandé, sous les huées, la libération de tous les militants maoïstes de la Gauche prolétarienne emprisonnés après l'interdiction de leur journal, *La Cause du peuple*, et qui venaient d'entamer une grève de la faim. La voix, c'était celle de Serge July, le futur patron de *Libération*, qui acheva son discours par un tonitruant : « *On a raison de se révolter.* » Nous sommes le 22 septembre 1970.

Après avoir traversé l'Allemagne et les Pays-Bas, les Rolling Stones sont à Paris pour donner trois concerts au Palais des sports. Depuis leur dernière apparition à l'Olympia, en 1967, bien des choses ont changé. Brian Jones est mort depuis un an. Six mois plus tôt, en décembre 1969, l'utopie pacifique de Woodstock s'est fracassée à Altamont, en Californie, où les Stones avaient organisé un festival qui s'acheva en tragédie avec plusieurs morts, dont celle, devant la scène, d'un jeune Noir, Meredith Hunter, tué par des Hell's Angels.

Ambiance électrique

Depuis, une aura sulfureuse flotte au-dessus du groupe, qui clame sa sympathie pour le diable. En son sein, rien ne va plus. Mick Jagger, Keith Richards, Charlie Watts, Bill Wyman et, dans une moindre mesure, Mick Taylor, le petit nouveau, ont découvert au début de l'année 1970, que, roulés dans la farine par leur manager, Allen Klein, ils sont au bord de la faillite et doivent des millions de livres sterling au fisc britannique. Au milieu de cette Bérézina,

Marianne Faithfull, la compagne de Jagger depuis trois ans, lassée de ses infidélités, l'a plaqué. Quant à Richards, il n'a toujours pas digéré les écarts de conduite d'Anita Pallenberg, la mère de ses enfants, avec Jagger, lors du tournage de *Performance*... Bref, ce 22 septembre 1970, l'ambiance est hautement électrique à tous les étages de la fusée Stones, qui a transformé les suites de l'Hôtel George V en palais des Mille et Une Nuits.

Au sommet de leur art

Dans la salle, il y a Françoise Hardy et surtout une certaine Bianca Pérez Morena de Macías, fiancée d'Eddie Barclay, beauté froide que Jagger invitera après le concert à une fête au George V, avant de l'épouser à Saint-Tropez.

Musicalement, ce soir-là, les Stones sont au sommet de leur art. Ils viennent de sortir *Let It Bleed*, manifeste rock en hommage à Howlin' Wolf et à Chuck Berry, et mettent la dernière touche à *Sticky Fingers*, quintessence de leur style.

Après un *Midnight Rambler* dédié à Hendrix, mort quatre jours auparavant, ils jouent trois morceaux de ce prochain album, un blues sorti tout droit du Mississippi, *You Gotta Move*, une ballade country, *Dead Flowers*, abîme de pessimisme en clin d'œil à Marianne Faithfull, et surtout *Brown Sugar*, avec son riff impeccable trouvé par Jagger lors du tournage de *Ned Kelly*, hymne ambigu à la femme noire et à Marsha Hunt, chanteuse qui, en novembre suivant, mettra au monde Karis, la première fille du chanteur. Sur les treize titres interprétés ce soir-là, Jagger jouera tour à tour à la gouape masochiste, à la canaille révoltée, au diable lubrique, avant de finir en combattant des rues, dans *Street Fighting Man*. Ce soir-là, je m'en souviens, Paris fut une fête. Indéniable. Noire. Et rock. J'y étais. J'avais 16 ans. ■

Dans l'album *Beggars Banquet*, déjà, fin 1968, ils mettent à mal le pacifisme hippie avec *Sympathy for the Devil* et *Street Fighting Man*. Avec cette dernière chanson, ils marquent de nouveau des points par rapport aux Beatles de *Revolution* et la façon dont John Lennon se désengageait de l'élan révolutionnaire. Alors que Lennon se tient en retrait, les Stones donnent l'impression d'être au milieu de l'émeute. Même si Jagger rend compte de l'impuissance du musicien – adaptant à sa façon ce que disait John Lee Hooker dans *The Motor City Is Burning*, en référence aux émeutes de Detroit (« *Don't ya know the big D is burnin' ? / Ain't nothing in the world that Johnny can do* ») –, on sent que la guitare de Keith Richards n'est pas du côté de la police. Pas un hasard si Daniel Cohn-Bendit considère *Street Fighting Man* comme la meilleure évocation de Mai 68.

Les déboires du concert d'Altamont (Californie), en décembre 1969, avec le meurtre d'un spectateur par des Hells Angels

La malédiction du « troisième Stone »

Brian Jones, Mick Taylor et Ron Wood se sont succédé au poste le plus instable, tentant d'exister face à Jagger et Richards

Comme les Beatles, les Rolling Stones sont d'abord identifiés par un binôme magique : Mick Jagger et Keith Richards, plus associés encore que John Lennon et Paul McCartney à l'immense majorité des chansons de leur groupe. Les deux formations britanniques ont aussi en commun d'abriter deux batteurs (Ringo Starr et Charlie Watts) parmi les plus sous-estimés de l'histoire du rock. L'analogie s'arrête là. Les quatre de Liverpool ont constitué une entité homogène – ce que traduit leur surnom de « Fab Four » –, immuable après l'éviction en 1962 de Pete Best.

Rien de tel chez les Londoniens, lestés du titre de « plus grand groupe de rock'n'roll du monde ». Une appellation emphatique, prononcée pour la première fois le 5 juillet 1969 par leur régisseur Sam Cutler devant plus de 250 000 spectateurs lors du concert gratuit à Hyde Park. Et qui aura le don d'agacer Jagger.

Aucun surnom n'a jamais été forgé pour les Stones à partir du chiffre 5. Le seul qui fut validé par les intéressés ne concerne significativement que les seuls Jagger et Richards : les « Glimmer Twins » (les « jumeaux étincelants »), adopté fin 1968-1969. Avec celle de Charlie Watts, la présence du duo est la constante de la saga des Stones, qui dure depuis cinquante-cinq ans. Plus âgé que les autres membres – sept années le séparent de Jagger et Richards –, recruté selon la légende parce qu'il possédait un impressionnant amplificateur, friand de sex et de rock'n'roll, mais

peu de drugs, le bassiste Bill Wyman s'est toujours tenu à distance jusqu'à son départ, en 1993. En rupture avec l'usage, son remplaçant, Darryl Jones, n'a pas été intronisé « Rolling Stone ».

Le prodige Taylor

Auparavant, trois musiciens – Brian Jones jusqu'en 1969, Mick Taylor jusqu'en 1974, Ron Wood officiellement depuis 1976 – se seront succédé au poste le plus sensible et instable dans l'alchimie du groupe, celui de « troisième Stone ». Le plus frustrant aussi pour son équivalent, George Harrison, chez les rivaux. Le défi était le même : exister devant deux majestés qui détenaient le pouvoir suprême dans le rock des années 1960, celui du *songwriting*. Et Jagger et Richards n'entendaient nullement le partager.

Le paradoxe est que ce numéro 3 souvent minoré est celui qui permet aux fans de distinguer les trois périodes du groupe : fondations blues et rhythm'n'blues mutant en pop énergique puis psychédélique sous Brian Jones, bref âge d'or avec Mick Taylor (décisif sur *Sticky Fingers* – 1971 – et *Exile on Main Street* – 1972), longévité stupéfiante sinon farcesque en compagnie de Ron Wood. Avant lui, être le troisième Stone semblait vouer à la malédiction.

L'histoire des Stones débute en effet par une chute, celle du fondateur qui les aura baptisés (pour cette double raison, il estimera en être naturellement le leader, fatale erreur). Avec son casque d'or et son regard hautain, Brian Jones affole les libidos féminines quand le jeune Jagger

se montre encore gauche dans ses imitations de James Brown. Musicien complet, il maîtrise une des plus belles techniques du blues – le slide –, se familiarise avec la flûte, le saxophone, le sitar, le marimba, le dulcimer ou le koto – polyvalence qui fera merveille sur l'album *Aftermath*, en 1966. Et pourtant Brian Jones est déjà condamné : il ne sait s'exprimer avec les mots pour traduire les frustrations de la jeunesse occi-

Son successeur est adoué « Rolling Stone » deux jours après sa mort, lors du concert de Hyde Park, en hommage au défunt. A 20 ans, Mick Taylor est un prodige, le nouveau Clapton, passé comme son aîné par la grande fabrique de bluesmen anglais, les Bluesbreakers de John Mayall. Ses solos soufflants (*Can't You Hear Me Knocking*, *Time Waits For No One*), ses subtiles lignes mélodiques épousant le chant de Jagger hissent le groupe au sommet. Mais son conflit latent avec Richards, sa lassitude de devoir quémander la formalisation de ses contributions (on lui fit crédit du seul *Ventilator Blues*) et surtout son addiction à l'héroïne hâteront sa décision de partir.

L'effronté sera puni : Mick Taylor apprendra qu'il n'y a pas de vie après les Rolling Stones. Hormis un compagnonnage avec Bob Dylan en 1984-1985, il disparaît des radars.

Alors que sa nomination avait été interprétée comme une plaisanterie, le roué Ron Wood est celui qui aura su composer avec le leadership des « Glimmer Twins ». Copain de Richards, l'ancien Faces semble surtout promu pour ses qualités de gai compagnon sachant mettre son ego en réserve. Il sera spectaculairement récompensé en 1986 avec trois généreux crédits sur l'album *Dirty Work* (1986). Aidé, il est vrai, par le contexte. Jagger et Richards ne se supportent plus et la fin des Stones semble programmée. S'ils courent toujours, c'est sans doute grâce à l'esprit de sacrifice de Ron Wood. Au point qu'on se demande parfois s'il n'est pas devenu leur âme. ■

BRUNO LESPRIT

Le paradoxe est que ce numéro 3 souvent minoré est celui qui permet aux fans de distinguer les périodes du groupe

dentale et ne compose que de pâles pastiches de blues. Sa mauvaise camaraderie et sa paranoïa précipitent sa déchéance : il perd sa fiancée, Anita Pallenberg, au profit de son ancien colocataire Keith Richards, puis son job, enfin la vie, en devenant le premier membre issu de la contre-culture à rejoindre le fameux « club des 27 », en 1969, un an avant Jimi Hendrix et Janis Joplin.

Tous les quinze jours, un album remastérisé

Redécouvrez les enregistrements originaux des Rolling Stones : trente albums, dont quatre concerts mythiques, et deux DVD. Une collection « Le Monde-Télérama »

- | | | | | | | | |
|---|---|--|--|---|---|---|---|
|  |  |  |  |  |  |  |  |
| 1. « Sticky Fingers », CD en kiosque jeudi 17 août, 9,99 €. | 2. « Beggars Banquet », CD en kiosque jeudi 31 août, 9,99 €. | 3. « Let it Bleed », CD en kiosque jeudi 14 septembre, 9,99 €. | 4. « Exile on Main St. », CD en kiosque jeudi 28 septembre, 9,99 €. | 5. « Aftermath », CD en kiosque jeudi 12 octobre, 9,99 €. | 6. « Tattoo You », CD en kiosque jeudi 26 octobre, 9,99 €. | 7. « Out of Our Heads », CD en kiosque jeudi 9 novembre, 9,99 €. | 8. « Goats Head Soup », CD en kiosque jeudi 23 novembre, 9,99 €. |
|  |  |  |  |  |  |  |  |
| 9. « Their Satanic Majesties Request », CD en kiosque jeudi 7 décembre, 9,99 €. | 10. « Some Girls », CD en kiosque jeudi 21 décembre, 9,99 €. | 11. « It's Only Rock'n'Roll », CD en kiosque jeudi 4 janvier 2018, 9,99 €. | 12. « Between the Buttons », CD en kiosque jeudi 18 janvier, 9,99 €. | 13. « Bridges to Babylon », CD en kiosque jeudi 1 ^{er} février, 9,99 €. | 14. « England's Newest Hit Makers », CD en kiosque jeudi 15 février, 9,99 €. | 15. « 12 x 5 », CD en kiosque jeudi 1 ^{er} mars, 9,99 €. | 16. « Emotional Rescue », CD en kiosque jeudi 15 mars, 9,99 €. |
|  |  |  |  |  |  |  |  |
| 17. « Flowers », CD en kiosque jeudi 29 mars, 9,99 €. | 18. « Black and Blue », CD en kiosque jeudi 12 avril, 9,99 €. | 19. « December's Children (and Everybody's) », CD en kiosque jeudi 26 avril, 9,99 €. | 20. « Steel Wheels », CD en kiosque jeudi 10 mai, 9,99 €. | 21. « Voodoo Lounge », CD en kiosque jeudi 24 mai, 9,99 €. | 22. « The Rolling Stones Now! », CD en kiosque jeudi 7 juin, 9,99 €. | 23. « Undercover », CD en kiosque jeudi 21 juin, 9,99 €. | 24. « Dirty Work », CD en kiosque jeudi 5 juillet, 9,99 €. |
|  |  |  |  |  |  |  |  |
| 25. « A Bigger Bang », CD en kiosque jeudi 19 juillet, 9,99 €. | 26. « Rock and Roll Circus », CD en kiosque jeudi 2 août, 9,99 €. | 27. « Get Yer Ya-Ya's Out! » (live), CD en kiosque jeudi 16 août, 9,99 €. | 28. « Got Live If You Want It! » (live), CD en kiosque jeudi 30 août, 9,99 €. | 29. « Stripped » (live), CD en kiosque jeudi 13 septembre, 9,99 €. | 30. « Flashpoint » (live), CD en kiosque jeudi 27 septembre, 9,99 €. | 31. « Charlie is my Darling », DVD en kiosque jeudi 11 octobre, 12,99 €. | 32. « Rock and Roll Circus », DVD en kiosque jeudi 25 octobre, 12,99 €. |